

LES AMERICAINS A VERNEUIL, CHAMPVERT ET SOUGY

Le 2 avril 1917, les Etats-Unis déclarent la guerre à l'Allemagne. Après plusieurs mois de négociations, les Alliés ont réussi à obtenir l'aide directe de la puissante industrie américaine et l'envoi d'un important corps expéditionnaire. Le président Wilson et ses secrétaires d'Etat Hoover et Baker lancent un ambitieux programme de constructions navales et d'armements en tous genres.

Les premiers bateaux débarquent soldats et matériel à La Rochelle et à Saint-Nazaire dès la fin du mois de juin. En un an et demi, près de deux millions de militaires américains et d'énormes réserves de matériel sont ainsi acheminés en France. Depuis les ports de débarquement, les Américains organisent plusieurs itinéraires en direction des fronts de la Meuse et de l'Aisne. L'un de ces itinéraires passe par la Nièvre et il suit la voie ferrée Bourges-Nevers-Chagny; puis il se dirige vers l'Est, via Is-sur-Tille et Chalindrey.

Plusieurs sites sont choisis dans le département afin d'établir des hôpitaux militaires (à Nevers, à Saint-Parize-le-Châtel, à Mesves), des usines (à Urzy-Guérigny, à Verneuil), des dépôts de matériel (à Marcy, commune de Champvert), des stations de remonte pour la cavalerie (à Teinte, commune de Sougy)... Une nouvelle ligne de chemin de fer est construite afin de contourner Nevers par le Sud, entre Saincaize et Saint-Eloi (avec la construction d'un pont provisoire sur la Loire), pour relier divers camps avec les lignes existantes.

Afin de superviser ces gigantesques travaux, le ministre Baker et le général Pershing viennent en visite le 17 mars 1918. A Nevers, le colonel Johnson est chargé de coordonner les travaux, les casernements et les passages de troupes américaines dans le département ; le lieutenant-colonel Darlington dirige la police militaire ; le capitaine Girerd, de l'armée française, est attaché aux bases américaines ; des traducteurs, interprètes, secrétaires et ouvriers spécialisés sont recrutés. En octobre 1918, il y a 75000 Américains dans la Nièvre : 3000 à Decize et Champvert, 7000 à Verneuil.

La Motor Transport Corps Repair Unit 301, de Washington à Verneuil.

Le corps expéditionnaire américain qui vient en France est doté de nombreux engins motorisés, dont il faut assurer la maintenance et les réparations. A la fin de l'année 1917, des experts sont rassemblés à Camp Meigs, près de Washington. Il s'agit d'officiers et de soldats volontaires, dotés d'une formation de mécaniciens. Ils sont répartis en trois unités : les Mechanical Repair Shops 301, 302 et 303. Le matériel indispensable est réuni. 700 machines outils sont achetées à des entreprises spécialisées.

Entre le 2 et le 17 janvier 1918, les trois Repair Units sont embarquées à Hoboken (New-Jersey) à bord des navires *Mercury* et *America*, qui voguent vers la France sous la protection du croiseur *Seattle*. Le 17 janvier, débarquement de l'Unit 301 à Saint-Nazaire ; la traversée de l'Atlantique, commencée sous une violente tempête de neige, a été exempte de rencontres avec les sous-marins allemands.

Les soldats américains sont hébergés un mois dans les environs de Saint-Nazaire, puis ils prennent le train pour Nevers. Jusqu'en juillet, seuls quelques membres des équipes de construction viennent à Verneuil ; les autres s'installent à la caserne Pittié de Nevers.

Le camp américain de Verneuil.

Le terrain qui est choisi s'étend entre l'Aron et la voie ferrée Decize-Cercy. M. Benoist

d'Azy, propriétaire de plusieurs fermes, cède aux Américains 30 hectares (la superficie sera étendue l'année suivante à 48 hectares). Une véritable ville s'y établit à la fin de l'été 1918. Les soldats chargés des infrastructures et plus de 2000 prisonniers allemands logent d'abord sous des tentes, ils construisent ensuite des baraquements et des hangars. Le mess des officiers est installé au château de Faye ; la chapelle du château sert pour les offices religieux (le chapelain se nomme William C. Hickey) ; une cantine et deux foyers confiés au Y.M.C.A. ¹ complètent la *ville américaine*.

Dans son roman semi-autobiographique *Tonin*, le Decizois Gabriel Breton retrace la construction et la vie éphémère de ce camp : "*Des baraques immenses poussèrent comme des champignons et s'alignèrent bientôt en longues voies rectilignes. Des marchandises les plus diverses s'amoncelèrent sous leur toit de toile. Une ville véritable avait surgi du sol avec ses casernements, ses cantines, ses salles de spectacle, sa petite église. Des milliers d'individus de toutes races s'y affairaient à longueur de journée, construisant, aménageant et entassant sans cesse tout ce dont l'armée américaine a besoin pour soutenir ses combats. [...] Au mois d'octobre 1918, le camp était terminé. Les baraques débordaient de tout. On pouvait allègrement affronter une nouvelle année quand stupidement, par une matinée pluvieuse de novembre, le canon s'arrêta... Le grand silence du front dut sans doute effrayer les habitants de cette cité de bois* ²."

Le *Mechanical Transport Repair Park 772* est prêt au milieu de juillet 1918. Il est commandé par le colonel Harry A. Hegeman ; ses adjoints sont le lieutenant-colonel J.-P. Bubb et les capitaines Frank S. Long, Raymond L. Keith, Olaf H. Danielson, Edward F. Bauer, Robert M. Clendening et F. Oestermeyer. Les Unités 302 et 303 rejoignent l'Unité 301 ; plusieurs centaines de prisonniers allemands sont affectés à des tâches subalternes. Le personnel (dont l'effectif maximal atteint 7000 hommes) loge d'abord sous des tentes puis dans des baraques en bois ; le plus grand confort est apporté dans les bâtiments collectifs (douches, cuisines, hôpital).

Une usine ultramoderne.

Le *Mechanical Transport Repair Park* de Verneuil est divisé en quatre groupes, répartis en 19 dépôts et ateliers : pneus, radiateurs, soudure, fonderie, roues, électricité, forge, cycles, alimentation en gaz et pétrole, etc...

Les ateliers les plus vastes sont le dépôt de stockage du matériel (environ 13000 mètres carrés), le bâtiment de levage des camions, les ateliers des moteurs.

Depuis le front, des trains apportent presque chaque jour des véhicules automobiles (camions, ambulances, motos...) et des véhicules hippomobiles (trains de canons, attelages divers...) abîmés ou en panne. Un premier contrôle technique a été effectué par des équipes de première intervention dans les parcs de dépôt de chaque unité combattante (chaque équipe est composée de 35 hommes dirigés par un lieutenant). Un second contrôle a eu lieu dans les parcs de révision, à Neufchâteau (Vosges), Sampigny (Meuse), Dijon ou Paris ; les pièces trop endommagées ou inutilisables ont été enlevées. Le camp de Verneuil reçoit le matériel de fabrication américaine ; le matériel de fabrication étrangère (française et anglaise surtout, et les prises à l'ennemi) est acheminé sur Romorantin, où un camp similaire a été installé.

1 Young Men Christian Association, organisme chargé de l'animation socio-culturelle.

2 Gabriel Breton, *Tonin*, Paris, Editions du Scorpion, 1965, p. 149.

Le camp de Verneuil applique les méthodes de travail qui ont cours dans l'industrie automobile à Detroit : l'efficacité est le mot d'ordre. Chaque atelier est dirigé par deux officiers: un mécanicien en chef, responsable de la technique, et un chef-contremaître, responsable de la main-d'œuvre.

Les véhicules qui arrivent à Verneuil passent d'abord par l'atelier de récupération ; ils y sont *désossés* ; les pièces sont soigneusement triées, marquées, acheminées vers les ateliers spécialisés. En un an, plus de 600000 pièces spécifiques passent par cet atelier.

Les pièces neuves proviennent pour la plupart des Etats-Unis, d'autres sont usinées à Verneuil. L'atelier de dessin industriel est doté d'un matériel très moderne (photostat, machines à imprimer les plans au bleu). Il faut parfois créer de nouveaux outils, ou adapter les plans de véhicules à leur seconde vie.

Dans l'atelier des moteurs, des ouvriers tournent et ajustent d'innombrables pièces. Des ateliers sont organisés pour la réparation des radiateurs, des batteries, des roues. Des milliers de pneus sont entassés dans un dépôt ; les moins abîmés sont vulcanisés et remoulés, avant d'être replacés sur les roues.

Une forge et un laminoir travaillent les tôles et les barres métalliques ; les pièces de cuivre, d'aluminium et de bronze passent à la fonderie.

L'électricité est fournie par un générateur Diesel de 200 chevaux (le même qui équipe les sous-marins). La centrale de gaz produit par électrolyse de l'oxygène et de l'hydrogène ; elle dispose aussi de réservoirs d'acétylène. Les bouteilles de gaz produites à Verneuil servent pour les ballons et pour les hôpitaux³.

La finition des véhicules qui vont repartir au front est assurée dans les derniers ateliers : on remet en état les sièges, les capotes des voitures, la peinture, les phares... Selon les responsables du camp, beaucoup de propriétaires civils d'automobiles seraient jaloux de ces véhicules figolés.

Les hangars sont bondés de pièces, de denrées de toutes sortes. L'hôpital est devenu indispensable lors de la grande épidémie de grippe espagnole. Un cimetière est établi dans un terrain qui jouxte le canal et l'actuelle D 169, près du hameau de Saint-Gervais⁴.

Les Américains tiennent des statistiques très précises : pendant la période de fonctionnement du camp, 5141 camions, 1970 automobiles, 357 ambulances motorisées, 4622 motos, 1763 bicyclettes et 5788 charrettes sont assemblés ou remis en état à Verneuil⁵.

La gare de triage de Marcy.

Sur la commune de Champvert, les Américains installent une petite gare de triage le long de la voie ferrée (près du château de Marcy). Plusieurs voies de garage permettent de ranger les trains qui attendent pour charger ou décharger du matériel militaire au dépôt et à l'usine de Verneuil ; ces lignes de triage mesurent cinq *miles* - environ 8 km - et comprennent

3 La production de cette centrale chimique atteint 1150000 pieds cubes d'oxygène (40000 m3), 2300000 p. c. d'hydrogène (80000 m3) et 775000 p.c. d'acétylène (27000 m3).

4 Délibération du conseil municipal de Verneuil, 27 octobre 1918.

5 Brochures *Repair Unit 301, M.T.C.* et *A History of the Motor Transport Corps Reconstruction Park 772 presented by William Rumbaugh*, Imprimerie Fortin, Nevers, 1919, B.M. Nevers, cote 2 N 517.

19 aiguillages. Les locomotives font le plein de charbon et d'eau. Les manoeuvres se font en collaboration entre les militaires américains et des cheminots de la compagnie P.L.M. ; des maisons provisoires sont construites pour héberger les personnels civils ⁶.

La station de remonte de Sougy.

104 hectares de terres appartenant au général Gautheron et au comte de Gaillon sont cédés aux Américains près du hameau de Teinte. Un dépôt de remonte y est installé à partir de juin 1918 : écuries, manège, hôpital vétérinaire très moderne. Tout est prêt fin 1918, au moment où la guerre s'arrête, pour accueillir et soigner 5000 chevaux.

Il ne reste de cette station qu'un ancien réservoir d'eau près d'une ferme et, perdu au milieu de la végétation, le pédiluve destiné à désinfecter les chevaux (*cf.* plan). Autre conséquence végétale de ce camp : une partie du fourrage a été importée d'Amérique et, dans le foin, des graines de pins américains ont germé, développant des variétés de conifères inconnues auparavant à Sougy ⁷.

Le Champ d'entraînement de Decize.

Un autre site a été prévu pour servir de *champ d'entraînement physique pour l'école d'instruction américaine*. Il s'agit d'un champ de 380 mètres de long sur 80 mètres de large, situé entre l'Aron et la rue de la Raie (commune de Decize). Il appartient à MM. Lecoœur et Laforêt. Ceux-ci refusent de le céder et la municipalité de Decize hésite à entreprendre une expropriation, faisant valoir qu'il y a déjà un vaste champ de tir, mis à la disposition de l'armée française à Caquerêt. Le projet est abandonné.

D'autres sites sont convoités par les troupes américaines. Les autorités établissent plusieurs listes d'immeubles vacants pouvant intéresser l'armée américaine. A Avril-sur-Loire le château de Champère, appartenant à M. Bossy ; à Champvert, le château de Vanzé, appartenant aux héritiers de Rouhère ; à Decize, la caserne Charbonnier, dont les soldats du 79^e R.I. seraient déplacés à Châtillon-en-Bazois ; à Saint-Léger, plusieurs bâtiments. L'armistice est signé avant que ces locaux ne soient affectés à nos nouveaux alliés.

Les Américains sont accueillis favorablement.

Leur arrivée en gare de Teinte a impressionné les enfants du hameau : un train s'arrête ; deux cavaliers, un sergent et un lieutenant, en sortent avec leurs chevaux, ils effectuent environ 300 mètres, descendent de leurs montures, plantent un fanion américain et repartent ; le lendemain, un second train arrive et la cavalerie débarque ⁸.

Les troupes américaines apportent un surcroît d'activités commerciales. Les petits magasins, les débits de boisson, les fermiers s'empressent de leur procurer vin, liqueurs, viande et nourritures de toutes sortes. Les Américains paient bien et représentent une aubaine pour tous ceux qui entourent les camps. Ils animent également la vie locale. Dans leurs *foyers*, ils organisent des bals, ils vont chercher en camions les jeunes filles des alentours et les reconduisent à domicile. Ces jeunes militaires dynamiques suscitent la curiosité et l'enthousiasme des enfants nivernais lors des matches de base-ball, de football et

6 Le provisoire a duré puisque ces baraquements sont encore visibles, mais en ruines.

7 Témoignage de M. Daniel Len, agriculteur à Teinte.

8 Souvenirs de M. Jean-Baptiste Martin, ancien maire de Sougy, qui avait environ 13 ans à cette époque. Renseignements transmis par M. Daniel Len, qui m'a fait visiter les vestiges du camp.

des compétitions d'athlétisme. Le moral des soldats américains est entretenu par plusieurs organisations de loisirs. Le Y.M.C.A. construit une salle de théâtre, un petit orchestre y joue régulièrement⁹. La bibliothèque et les cours du soir permettent aux soldats de se cultiver. Ils ont leur journal, de huit pages, *Let's Go*. Les officiers fréquentent les châtelains, les notables ; des défilés et des banquets sont organisés à Decize à l'occasion des 4 juillet 1918 et 1919 (Independance Day) et du 1er janvier 1919.

Au moment où la guerre se termine, des hommages aux Américains paraissent dans le journal *Le Socialiste Nivernais*. En réponse au député Locquin, le général Johnson explique la dette que les Etats-Unis avaient depuis 1780 envers les habitants du Centre de la France : en effet, le régiment Royal-Bourbonnais (qui avait recruté bon nombre de Nivernais) faisait partie du corps expéditionnaire commandé par Rochambeau ; il s'est illustré à la bataille de Yorktown et il a défilé devant le Congrès à Philadelphie¹⁰.

Les Américains apportent aussi des nuisances.

Cet afflux de soldats américains ne va pas sans inconvénients.

La circulation de lourds camions automobiles dans les rues des villes et sur les routes de campagne est parfois présentée comme un danger supplémentaire pour les habitants. Plusieurs arrêtés municipaux tentent de limiter la vitesse des véhicules à 15 ou 20 km/h dans la traversée des agglomérations. Les agriculteurs des villages voisins se plaignent aux maires parce que des side-cars font la course à travers leurs prés, et que des barrières sont endommagées, des vaches effrayées...

Le coût de la vie augmente, car les Américains et leurs personnels de service disposent de salaires beaucoup plus élevés que les ouvriers français. D'ailleurs, les Américains débauchent des salariés français début 1918 et les licencient à la fin de la même année, une situation qui est peu appréciée par les anciens employeurs. "*Vos soldats ont trop d'argent*", écrit un maire aux autorités américaines... Pourtant, beaucoup de commerçants s'y retrouvent, en adoptant un prix spécial - à la hausse - ou en vendant des *souvenirs de France* de mauvais goût (des cartes postales coquines, des bibelots).

"En moins d'un mois, la vie et les habitudes de la contrée furent de fond en comble bouleversées... Avec des troupes de travailleurs de plus en plus nombreux, des flots de papier-monnaie avaient déferlé sur le pays. [...] Des campements se dressaient partout. Les denrées atteignirent vite des prix records. La volaille disparut dans le gosier des travailleurs affamés, malgré la quantité de boîtes de conserve dont ils étaient abondamment pourvus et dont les débris comblaient déjà les moindres ruelles et les fossés les plus profonds..."

L'alcoolisme et la prostitution se développent. Dans les bars, on vend à ces nouveaux clients, peu au fait de nos habitudes, des vins et des alcools frelatés. Les fermes qui entourent les camps américains abritent de discrets débits de boisson clandestins. Des *filles à soldats*, professionnelles venues des grandes villes, ou occasionnelles résidant dans les communes voisines, offrent leurs services aux Américains ; certaines sont dénoncées dans la presse ou par les maires (comme la dénommée Augustine-Victorine D..., alias Ginette, 19 ans, qui passe d'auberge en auberge). "*La population féminine du village s'accrut dans de*

⁹ Le pianiste Joe Kenny anime les fêtes ; il accompagne les chœurs qui chantent des airs populaires (*I Ain't got Nobody Much, Rock a bye baby, Everything is peaches...*) Les Nivernais découvrent peut-être le jazz avec les soldats noirs...

¹⁰ Cf. Capitaine Dagneau, *Historique du 13^e R.I.*, Paris, Ed. Charles Lavauzelle, 1893.

notables proportions. Une bonne partie des habitants se découvraient d'avenantes cousines dans des contrées éloignées..."

Sortant des bars ou des bistrots clandestins, les soldats américains se distinguent dans des rixes, des tapages nocturnes. Les soldats noirs sont parfois pris à partie et insultés, ils se battent avec les Chinois de La Machine ¹¹. Les jeunes Français leur reprochent leur arrogance. A Saint-Léger, chez l'aubergiste Chassagnon, le marinier A... assène des coups de bouteille sur le front de l'Américain Claude F... M...

A Decize, le bal du premier janvier 1919 suscite des disputes, et des reproches du socialiste Bonnin dans la presse de gauche. "On entend des réflexions malsonnantes à l'égard des Américains" lors d'un bal à Nevers, le 11 avril 1919. Une bousculade fait deux blessés. Le 20 avril, une rixe éclate à Nevers. A Verneuil, des bagarres se produisent entre les Américains et des nomades : en conséquence, un arrêté municipal interdit le stationnement des nomades sur la commune ¹².

Les habitants de Teinte sont choqués par la ségrégation raciale qui existe entre soldats blancs et soldats noirs. Ces derniers ont leur bistrot réservé en face de la ferme de La Perrière. Les blancs se rendent, eux, au bourg de Sougy. Il est évidemment interdit à chaque race de fréquenter le *débit de boissons des autres* et des sentinelles armées contrôlent les entrées. Cela ne convient pas à un Américain blanc, qui est tombé amoureux de la servante du café des noirs : il tue la sentinelle noire. La justice militaire américaine a sans doute puni sévèrement le meurtrier ; quant à la victime noire, elle a été aussitôt enterrée sans cérémonie le long de la route ¹³.

La fraternité franco-américaine, ses manifestations et ses excès.

Le 14 décembre 1918, à Nevers, le député Jean Locquin et le général Arthur Johnson renouvellent solennellement les liens de fraternité d'armes, tissés lors de l'Indépendance des Etats-Unis, et renforcés par la récente victoire. Nivernais et Américains se promettent une fidélité éternelle.

A un échelon plus intime, d'autres liens se nouent. Le même général Johnson, évoque, le 4 juillet 1919, lors de la fête nationale américaine, les rapprochements entre ses soldats et les jeunes Nivernaises : « *Un Sammy, solide et jeune, le sourire éclairant sa belle et honnête figure, tourne la tête et ses yeux sont attirés par une fille de France qui, modestement, timidement, sérieusement, et je peux dire amoureusement, lui tend une rose qu'elle prend d'une brassée de fleurs* ¹⁴ . »

A Decize, plusieurs mariages franco-américains sont célébrés durant l'année 1919 :

- le capitaine Horton Parmelee Kennedy (né à Anaconda, Montana, fils d'un industriel) et Alice Germaine Charpentier, employée des postes à Decize ;
- le lieutenant Howard Earl Pitts (né à Marietta, Ohio) et Dina Dinin, dite Denyse (née à Odessa, Russie, fille du négociant Emile Dinin et de Sophie Podkaminer) ;

11 Lettre du maire de La Machine, 11 octobre 1918.

12 Plusieurs courriers ont été conservés, A.D.N., cote 8 R 2274.

13 Souvenirs de M. André Laumain, renseignements transmis par M. Len.

14 Discours du général Arthur Johnson, 4 juillet 1919, texte anglais et traduction, B.M. Nevers.

- le soldat James Joseph Lavaggi (né à New-York, d'un couple italo-américain) et Marie Pion ;
- le lieutenant Lester Gustave Bruggemann (né à New-York) et Jeanne Riat (fille d'un commerçant de Decize) ;
- Peter Joseph Baader, officier du Corps Expéditionnaire Américain en France (né à Springfield, Ohio) et Angèle Moreau ;
- Allen Byrd et Jeanne Mathilde Cambre ;
- Camille Manuel Rossi (émigré français mécanicien à New-York) et Marie Chomont.

A la mairie d'Avril-sur-Loire, Marie Jarre épouse le 10 février 1919 William Barton, originaire de Middleton (Ohio) et mécanicien à la Motor Transport School de Decize (installée dans la caserne Charbonnier).

Pour faciliter ces mariages et réduire les formalités, il a été décidé après entente entre les autorités des deux pays que les citoyens américains produisent une déclaration faite sous serment (*affidavit*) au sujet de leur capacité matrimoniale ; cette déclaration est attestée par un avocat militaire et par le commandant de l'unité à laquelle appartient le futur époux¹⁵. A l'issue de la cérémonie de mariage, un extrait de l'acte est adressé au Central Records Office, American Expeditionary Forces, à Bourges. A Decize, les deux témoins garants de la véracité des déclarations sont les officiers J.-P. Hahn et W. H. Pemberton.

Après les quatre années d'hécatombe, les mariages avec des soldats alliés sont des aubaines, comme le souligne Gabriel Bonnin, correspondant local du *Socialiste Nivernais* : "*Mesdemoiselles, préparez vos bonnets de Sainte Catherine ! A moins que vos jolis yeux ne retiennent en France vos fiancés américains, sénégalais ou chinois ; vous êtes deux millions qui resteront vieilles filles : voilà la situation !*"¹⁶

Bonnin se trompe lorsqu'il conseille aux jeunes filles d'épouser des Sénégalais ou des Chinois. Une circulaire du Garde des Sceaux, en date du 26 septembre 1919, adressée au Juge de Paix de Decize pour ampliation aux maires du canton, met en garde les fiancées « *contre des unions qui ne peuvent leur apporter que des déboires* ». Lorsqu'un soldat, un travailleur colonial ou chinois rentrera dans son pays accompagné par une épouse européenne, celle-ci se trouvera dans une situation misérable, sans connaissance des mœurs et de la langue de son époux, et souvent « *reléguée au rang de seconde épouse ou de concubine* ».

D'autres rapprochements, moins officiels, sont interrompus par la gendarmerie : on assiste dès l'armistice à une recrudescence de racolage de soldats américains par les jeunes femmes des environs. Marie-Louise B..., épouse D..., et Solange T... sont découvertes dans un camion américain en compagnie de deux militaires américains. "*Elles ont dit pour leur défense n'avoir pu trouver de chambre...*" A Decize, Julia M..., 24 ans, sans domicile fixe, est arrêtée pour racolage et vagabondage.

Les soldats américains ont parfois promis le mariage à des jeunes filles qu'ils ont fréquentées. M. Riat-Sauret, négociant à Decize, demande au consulat de France à New-

15 Instructions reçues de la préfecture de la Nièvre et recopiées par le maire de Decize le 22 mars 1919. Ce document a été placé dans le registre des mariages de l'année 1919, de même que les instructions au Juge de Paix relatives aux mariages avec des coloniaux ou des Chinois..

16 *Le Socialiste Nivernais*, 29 mars 1919.

York des renseignements sur le lieutenant Bruggemann : celui-ci est directeur du service de publicité de la maison Valentine and Co. Il est veuf, il a un enfant âgé de cinq ans. Ses parents résident à Glens Falls (Etat de New-York)¹⁷. Ce mariage se conclura.

D'autres promesses sont impossibles car les prétendants sont déjà mariés outre-Atlantique... Gabriel Breton s'est fait le chroniqueur amusé de ces rapprochements entre les peuples : "*Comme une volée de moineaux, ils disparurent de la même manière qu'ils étaient venus, à la grande désolation des coeurs tendres qui, pour se consoler, n'eurent que les nocturnes promesses des ultimes rendez-vous et parfois un souvenir plus tangible, petit être blond aux yeux bleus, à moins qu'il ne fût de couleur crème ou café au lait, et que la population fut bien obligée d'adopter, ce qui n'était somme toute qu'un surcroît d'enrichissement*"¹⁸.

La liquidation des camps américains.

Le 4 avril 1919, les soldats américains du camp de Verneuil célèbrent le *Second Service Stripe Celebration*, le deuxième anniversaire des *Repair Units 301, 302 et 303*. Cette fête d'adieux est agrémentée par un programme musical très varié et un banquet où l'on déguste, entre autres merveilles gastronomiques, de la « tortue aux croûtons », du rôti de veau de Bretagne et des « potatoes en crème » .

Le 21 mai 1919, le préfet Léon Dhommée prévient tous les maires concernés que les troupes américaines s'apprêtent à quitter leurs installations dans la Nièvre. Déjà une partie des stocks de marchandises a été regroupée dans les camps les plus importants. Déjà des pillages, des *ventes sauvages* ont eu lieu. Les militaires français doivent assurer la reprise de tous les établissements américains ; la gendarmerie doit veiller à empêcher tout pillage, tout trafic illégal. M. L..., aubergiste à Champvert, n'a pas le temps d'écouler les marchandises américaines qu'il détient de manière illégale ; la gendarmerie dresse un procès-verbal et confisque son *trésor de guerre*¹⁹.

Un inventaire complet est effectué par le génie militaire (une compagnie du 1er Régiment de Génie est basée à Decize et Cercy-la-Tour). Les services des subsistances fixent les prix de produits et équipements à vendre. Ainsi, on apprend le 16 janvier 1919 que des lots de vêtements en caoutchouc sont mis en vente (les bottes entre 20 et 45 F la paire, les imperméables 40 F et les chapeaux imperméables de toile cirée 3 F). Des fils de fer barbelés et grillages sont vendus par lots de 100 kilos, en priorité aux agriculteurs et viticulteurs. Les chevaux sont mis en vente dans une dizaine de centres de regroupement, dont celui de Tonnerre, dans l'Yonne.

Les machines-outils, les réserves de produits métallurgiques et de pièces sont transportées prioritairement vers les usines des départements sinistrés (la Meurthe-et-Moselle, la Meuse et les Vosges) puis chez les industriels locaux : Schneider regroupe au Creusot des tonnes d'outillage et de pièces métalliques.

Le 31 juillet 1919, le capitaine d'infanterie Frederick G. Neumeier envoie un certificat de liquidation au préfet de la Nièvre, que celui-ci paraphe le 4 août. Le préfet demande aux

17 Plusieurs courriers ont été conservés, A.D.N., cote 8 R 2274

18 Gabriel Breton, *Tonin, op. cit.*, p. 150.

19 *Paris-Centre*, 7 juin 1919.

maires s'ils désirent reprendre les baraquements militaires pour l'usage collectif de leurs administrés (écoles, logements, établissements industriels nouveaux...) Bien peu répondent positivement, car les camps américains sont le plus souvent situés loin des bourgs.

La liquidation du camp de Verneuil se fait sous les ordres de M. Soyer, sous-intendant, et de M. Antoni, agent administratif. On cherche vainement des industriels qui puissent reprendre les installations : la société P.L.M. est contactée, sans résultat, de même que les industriels de Decize. Il faut donc tout démonter. En quelques mois, l'immense usine est démantelée, plusieurs hangars sont reconstruits chez les cultivateurs des fermes voisines, à Decize (des garages, des scieries). Les artisans de la région achètent de petites machines-outils. M. Ligonie lance sa compagnie de cars en réemployant un camion Packard.

La liquidation de l'immense bric-à-brac américain a inspiré à Gabriel Breton quelques descriptions savoureuses : *"Une bonne partie de cette camelote paraissait bien inutile et quelque peu démodée, en tout cas des moins nécessaires à l'idée que l'on pouvait se faire des besoins d'une armée en campagne. Il y avait certes des rues entières de boîtes de conserve, des monceaux de toile de tente, des montagnes de couvertures, des milliers de paires de chaussettes, des souliers de toutes pointures, des bottes de tous genres. Tout cela présentait une utilité certaine pour l'homme des tranchées, mais à côté, on découvrait des quartiers entiers de baraquements remplis de pots de peinture, d'objets de cuisine, casseroles et poêles à frirer, des salles de bain complètes avec chauffe-eau, robinetterie et le reste, des tuyaux d'arrosage. [...] Mais, grâce au ciel, le génie de la race américaine n'avait pas pensé qu'aux objets matériels. Une allée entière était consacrée à l'instruction morale et spirituelle. On y avait découvert des milliers de Bibles, des brochures bien-pensantes, des tracts de toute nature vous expliquant et vous dépeignant comme il convenait les misères de la vie en ce bas monde et les heures glorieuses qui vous attendaient dans l'autre [...] Ayant ainsi pris soin des âmes, on ne pouvait s'étonner de trouver pour le service des corps un quartier entier de produits pharmaceutiques. Sur plus de deux kilomètres attendaient sous les tôles ondulées les remèdes les plus divers : des milliers et des milliers de flacons, de sirops, de boîtes de pilules, des paquets de pansements, des bouteilles et des bouteilles de désinfectant, de la mort aux rats, des poudres contre les vermines. Il y avait de quoi soigner et guérir de tous les maux, de préserver de toute espèce de contagion et d'épidémie le corps expéditionnaire pour plusieurs années*²⁰."

La compagnie du génie chargée de la surveillance des baraquements dissuade les cambrioleurs, mais elle n'empêche pas l'accaparement des produits et le favoritisme. En novembre 1919, des lots de 2000 paires de chaussettes et de tournevis sont cédés à plusieurs commerçants des environs, choisis en-dehors de toute concurrence. Les trafics continuent, des *mercantis* de toute espèce profitent de l'aubaine : des toiles achetées 50000 francs sont revendues 150000 francs deux jours plus tard, des lits acquis 35 francs pièce coûtent le double dans les magasins²¹.

Le *scandale du camp de Verneuil* est révélé par la presse à la fin de l'année 1920. MM. Dubois et Lethorre, responsable de la liquidation des stocks, cessent leurs fonctions le 26 octobre, à la suite d'une enquête demandée par le docteur Régnier, député-maire de Decize. M. Gaston Lethorre, inspecteur général des services automobiles, mis en cause dans la presse nationale, fait insérer un rectificatif dans *La Tribune Républicaine* : il n'a pas été sanctionné pour des malversations, il a simplement terminé le mandat qui lui avait été confié. Mais le *scandale des stocks* laisse une fâcheuse impression dans l'opinion locale.

²⁰ *Tonin, op. cit.*, p. 152-153.

²¹ *Le Socialiste Nivernais*, 19 juin 1920.

Un peu plus tard, la remise en valeur des terres agricoles suscite de nouvelles polémiques. Les agriculteurs qui ont loué leurs terrains aux Américains se plaignent du manque de main d'œuvre ; leurs anciens ouvriers agricoles ont déserté les champs pour aller grossir les rangs des ouvriers d'usine et obtenir de meilleurs salaires ; personne n'accepte plus les médiocres rémunérations offertes aux ouvriers agricoles.

L'usine d'automobiles Ford-Verneuil.

L'usine continue dans les derniers hangars. Plus de 600 personnes sont employées en 1920 au démantèlement et à la poursuite d'activités de montage. Plusieurs petites entreprises sont chargées de vendre des stocks de pièces, et même des véhicules entiers, qui sont montés sur place. La société René Pontvianne s'installe en mai 1921 ; jusqu'en 1929, elle vend des camionnettes Ford Verneuil ; sur les châssis à usage militaire, elle aménage quatre types de carrosseries adaptées aux besoins civils : *la Boulangère, la Normande, la Torpédo* et *le Fourgon*. Ces véhicules se vendent de 10500 à 11400 francs. Les sociétés Dumas ²², Perrin et Rivoire, Morange liquident des éléments métalliques, du petit outillage, des tôles, des toiles de tentes, des charpentes...

Une autre entreprise fabrique quelque temps des poteaux en béton.

L'ancienne cantine des soldats américains devient un débit de boissons, exploité par M. Rozette, puis par M. Martin.

L'exhumation des soldats américains enterrés dans la Nièvre.

Au cours de leur séjour, 18 soldats américains ont été inhumés dans un petit terrain cédé momentanément, et répertorié sous le matricule *American Cemetery n° 4552*. La plupart appartenaient à des unités de mécaniciens (*Mechanical Repair Shops : 301, 302, 303, 420*)

²³

De septembre 1920 à mars 1921, plusieurs autorisations d'exhumations ont été données afin que leurs restes soient transférés par train à Saint-Nazaire ou à Anvers et, de là, en Amérique.

Le souvenir du camp ravivé à Verneuil.

Du camp américain de Verneuil, il ne reste qu'une dizaine de poteaux et des plaques de béton le long de la route qui mène à la gare (désaffectée). Toutefois, le souvenir du camp a été ravivé récemment.

Quatre-vingts ans après la liquidation du camp, les descendants du soldat Mac

22 Onésime Dumas (1890-1977), originaire de Lurcy-Lévis (Allier), a été ensuite à l'origine de l'entreprise Dumas-Colinot, qui a un dépôt à Decize depuis quelques années.

23 First Lieut. George R. Mason ; Sd. Lieut. James F. Schuman ; Q.M. Sgt. Arthur N. O'Dell ; Sgt. Earl T. Stinehart ; Pvt. Russell G. Barnette, William F. Kennedy, Howard J. Swann, George G. Trego.

Carthy sont venus à Verneuil. De leur discussion avec la secrétaire de mairie, Véronique Bernier, et avec le maire Paul Rebourg, est né un intéressant projet d'exposition. Regroupant documents d'archives, photos, objets apportés par les habitants de la commune, l'exposition s'est tenue dans la mairie de Verneuil du 13 au 15 novembre 1998 ; elle a attiré plus de quatre cents visiteurs ; un recueil de documents reste à la disposition des visiteurs ²⁴.



Des soldats américains parmi les villageois, devant le café de Verneuil.

²⁴ *Le Journal du Centre et Communauté 58-Sud*, novembre 1998. Les descendants d'un autre *Sammy* de Verneuil, le soldat Barton, restent en contact avec la famille Ferret.